

Le ciel d'en bas

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **60 (1922)**

Heft 11

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217084>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE CIEL D'EN BAS

QUELQUES bergers de Gessenay avaient décidé de venir à Vevey; arrivés sur le Plan de Jaman, ils s'arrêtèrent pour admirer la belle vue et la superbe nappe du lac, se calmant et d'un bleu céleste. Quelques moments après, l'un d'eux, qui n'avait jamais vu le lac, se met à rebrousser et reprend le chemin de sa vallée; ses camarades le rappellent et lui demandent s'il ne veut pas descendre avec eux dans la plaine.

— Allez-y, vous autres, leur crie-t-il, tant que vous voudrez; quant à moi, Dieu me préserve d'aller dans un pays où le ciel vient de tomber!

Ce mot rappelle la naïve réponse d'une femme de Rougemont à laquelle on demandait ce qu'elle avait pensé en voyant le lac pour la première fois.

— Il m'a semblé, dit-elle, qu'il y avait deux ciels, l'un en haut, l'autre en bas.



CE PAYS-CI

SOUS ce titre, la *Feuille d'Avis de Montreux* a publié, il y a quelques jours, le charmant article que voici et si élogieux pour le petit coin de terre fortunée où nous vivons et que nous aimons tant.

Le *Conteur* ne peut résister au désir de reproduire cet article à l'intention de ceux de ses lecteurs qui l'ignorent. Ça leur fera plaisir ou nous nous trompons fort.

* * *

Chacun de nous a consacré quelques heures au moins à admirer ce pays. Pour les uns, ces heures furent brèves et péniblement distraites du temps des affaires. L'école a enseigné à d'autres que le Canton de Vaud est « si beau ». Ils s'en souviennent comme de l'alphabet. L'habitude de l'affirmer en a tué le sentiment véritable. D'autres ont eu de cette beauté une révélation passagère et superficielle. Des artistes enfin ont su dire cette beauté; avec amour, ils ont embrassé cette terre; par eux, la révélation s'est faite; par eux, dans d'autres cœurs, l'amour est venu. Ils nous ont pris la main et nous ont dit leur raison d'aimer; leur ferveur s'est communiquée et nous leur sommes reconnaissants de nous avoir appris à regarder. A ce qui était mort, ils ont donné la vie; s'étant incorporé ce sol, ils l'ont fait leur, pour plus largement en faire part. Quand ils parlent de leur pays, c'est d'eux-mêmes qu'ils parlent. Le pays les a créés et, par un effet de leur fiévreuse nature, ils le créent à leur tour. Ma présence crée mon image dans le miroir, pour moi, le miroir paraît la créer. La comparaison est faible pour qui pense à l'espèce de miroir qu'est le cœur d'un homme, où fermentent, dans un constant bouillonnement, toutes les passions qu'y ont accumulées les générations d'avant et que provoque l'incessante action du monde extérieur.

Je voudrais ici, en quelques mots, marquer une parenté entre deux écrivains qui ont eu au cœur un même amour pour ce pays qui est le nôtre: Juste Olivier et M. C.-F. Ramuz. Je ne parle ici que du prosateur historien Juste Olivier, non pas du dévoyé de la poésie. Il faut bien connaître l'auteur de l'*Histoire du canton de Vaud* et plus particulièrement, pour ce parallèle, du premier chapitre de cette histoire: *Le Pays*.

On y trouve le germe d'une partie importante de l'œuvre de M. C.-F. Ramuz. Il suffirait, en effet, de mettre en regard certains paragraphes de cette introduction et certaines œuvres de M. Ramuz pour se rendre compte de la continuité d'une tradition. Olivier, romancier, aurait pu, semble-t-il, écrire les romans de M. Ramuz, si son déplorable goût pour la poésie ne l'avait détourné de ce qu'annonçait son ouvrage en prose. Des choses doivent

être dites et la tâche que l'un n'a pas su mener à chef, un autre la complète. Olivier a fourni la charpente; M. Ramuz a construit là-dessus une œuvre libre, pétrie d'amour et façonnée à l'image de ce pays. S'il me fallait trouver des épigraphes à plusieurs livres de M. Ramuz, je n'hésiterais pas à aller chercher dans *Le Pays*, de Juste Olivier. N'est-ce point tout *Raison d'être* qui se résume dans ces mots d'Olivier: « Nous avons besoin de nous connaître... » et plus loin: « ...il faut rester soi et connaître sa place dans l'ensemble ». Et c'est aussi *Samuel Belet*, mais surtout *Aimé Pache*, peintre vaudois, où l'artiste a longtemps cherché la source intime de ses vagues aspirations. A la fin, il découvre que c'est son pays et son pays s'impose avec force et autorité à son amour. C'est là qu'il trouvera son mode d'expression.

Le rapport entre *Raison d'être* et *Aimé Pache*, on le sait, c'est le même qu'entre la *Vie des Martyrs* et la *Possession du monde*, de M. Duhamel. D'un côté, un commentaire théorique, de l'autre le roman où les faits seuls laissent apparaître les caractères exposés dans le premier. Chez l'un et l'autre auteur, la vertu agissante, qui nous émeut, est l'amour sans quoi toute œuvre est périssable.

L'idée que M. Ramuz a mise en œuvre dans *Le chant de notre Rhône* est tout entière dans un paragraphe de *L'Histoire du canton de Vaud*. Il marque avec précision cette unité morale autant que géographique créée par le fleuve. — Le Rhône de Juste Olivier nous a donc menés à l'encontre de la France méridionale, et, par lui, celle-ci a monté vers nous.

Il faut lire le livre de M. Ramuz pour se rendre compte du magnifique développement qu'il a donné à cette simple proposition. Les deux ouvrages, sans doute, diffèrent de son, mais sont l'expression d'une même vérité.

Il ne rentre pas dans le cadre d'un article de ce genre de pousser bien loin la comparaison. Qu'il me suffise de l'avoir notée. Qu'on songe cependant à la place qu'occupe le lac dans les romans de M. Ramuz. Il est au cœur de son œuvre; or, c'est de ce lac qu'Olivier a dit: « Aucun n'a tant d'amour ».

L'objet de leur amour est le même. Juste Olivier l'a chanté sur le mode lyrique; M. C.-F. Ramuz l'a dramatisé.

Celui de M. Ramuz est peut-être plus sûr, il prend soin de l'éprouver à nouveau de temps à autre. L'habitude ne lui en tient pas lieu. Il lui en faut connaître la valeur; il craint l'obsession de ce pays et ce ne serait plus l'amour. Il dit dans le *Grand Printemps*, étant revenu vers le lac: « Peut-être que je venais ici pour ne plus y être ».

M. Ramuz, sans doute, est plus poète, plus créateur de beauté. Juste Olivier a l'orgueil de son lyrisme, il veut faire entendre le poète et le gâte. Où il le veut le moins, on le sent le plus.

Il y a que l'un parle de l'eau du lac et l'autre de l'onde. S'ils diffèrent par la voix, ils sont semblables par le cœur et c'est bien là en dernière analyse une source d'éternité. Le cœur seul cependant ne crée pas l'œuvre d'art. M. Ramuz dépasse, pour le reste, de beaucoup Olivier et je puis, pour ma part, dire de lui ce qu'il disait de Cézane et du pays de Cézane: « Voilà qu'il est déjà impossible de voir ce pays autrement qu'il ne l'a vu... »

Ce pays est entré moins profondément au cœur d'Olivier. Il hante parfois celui de M. Ramuz. C'est lui qui lui permettra de triompher de la mort:

« Ce que je verrai monter devant moi, le rassemblant une dernière fois au seuil de la nuit de toujours, ce seront les visages chers, ce seront les choses aimées: la montagne, les champs, le lac, et, au-dessus d'un jardin plein d'abeilles, l'image d'un poirier en fleurs... » *Maby*.

COMMERCE ET AMOUR. — Une dame commerçante, à son mari, un peu froid avec elle:

— Jean, les baisers que tu me donnes maintenant ne sont plus comme l'échantillon que tu me donnas lorsque tu demandas ma main. Ce n'est pas agir en honnête commerçant.



POULARD ET MOTTU

III
UNE AVENTURE DE VOYAGE

L'autre individu, silencieux, semblait ne pas apercevoir ses compagnons. A l'entrée de Poulard et de Mottu, il avait levé la tête, regardé de côté ces deux bonshommes un peu ahuris, puis, sans manifester ni intérêt, ni curiosité, ni dédain, les bras croisés sur la poitrine, tête basse, le dos appuyé au mur de la cellule, il était retombé dans ses pensées, cherchant peut-être le moyen de modifier une situation inextricable ou, même, le moyen d'en sortir sans y laisser pied ou aile. Et il avait, en effet, l'attitude inquiète de l'animal pris au piège et qui regarde autour de lui pour découvrir une issue ou quelque échelle de salut. Cependant, lorsque l'Allemand eut achevé son petit discours et calmé son rire, cet homme interrogea l'enfant, lui posant la traditionnelle question des prévenus qui se rencontrent.

— Pourquoi êtes-vous là ?

Mottu ne répondit mot. Poulard, furieux, grommela:

— Sales « cognes ».

Mais l'autre haussa les épaules.

— Bêtises, fit-il. Pourquoi qu'ils vous ont pris ?

— Pour rien.

— C'est sûr. Donnés deux sous à un pauvre.

— Pour rien, que je te dis. Paraît qu'on marquait mal. Le cogne fréquentait à l'entrée du village avec une servante. Ce doit être la servante du ministre, vu qu'elle sortait de la cure...

— Et après ?

— Eh ! bien, après... le cogne nous a vus. Il a lâché sa boëbe et nous est venu dessus pour les papiers, les moyens d'existence, tout le fourbis...

— Et pas de papelards ?

— Comment ? Chacun notre acte d'origine. On n'est pas des heimathlose, on a un patelin.

— Alors, pas le sou...

— Ah ! ma foi, pas lourd, pas assez... Et puis, c'est un malcommode, ce cogne. De ces gens à qui il ne fait pas bon parler...

— Pour sûr, approuva Mottu.

L'homme eut un geste pour dire: « Ils sont tous les mêmes »; puis il conclut:

— Ça fait que vous êtes là pour vagabondage, mendicité, etc...

— On n'a rien mérité...

— Vagabondage, tout seul.

— On n'est pas des « vagos ». On a une piôle à Lausanne. D'ailleurs, on leur z'y a dit.

— Peuh ! dit ou pas dit, c'est tout le même diable... Vois-tu, il faut...

L'homme allait prononcer, sans doute, quelque sentence définitive, fille d'une expérience déjà longue, lorsqu'un ronflement aigu lui coupa la parole.

— Bon, voilà le « toto » qui scie une bille... Manquait plus que ça... Eh ! staufifre !

Mais le teuton dormait consciencieusement et ronflait avec délices.

— Eh ! ouste ! ferme ! cria Mottu.

Et il secouait le dormeur pour faire taire sa musique. L'autre ouvrit les yeux:

— Wass ?

— Toi, ronfler.

— Wie ?

— Ronfler ! Comme ça : krrrrr... pfiiii... krrrrr... pfiiii...

Cette imitation amusa énormément le ronfleur...

— Ja, ja, fit-il... weiss schon.

Et il rit. C'était, décidément, un joyeux garçon que ce vagabond tudesque, et docile aussi. Il se tourna sur le flanc pour éviter la « scierie » et se rendormit aussitôt.

— Va falloir faire comme lui, dit Mottu que la conversation de l'homme inconnu n'amusaît guère.

Et il regarda autour de lui, cherchant un coin